

Éric Sarner

Textes, trafics & transition

Il existe une définition très simple et éminemment complexe du réseau Internet : « *un collage de collages* ». L'expression, sacrée image sans aucun autre fond qu'elle-même, est de Louise Drulhe, auteur en 2015 d'un *Atlas critique d'Internet* (<http://internet-atlas.net>). C'est à partir de cette image inépuisable que j'aimerais réfléchir, jeter ici quelques notes. Je le ferai à partir de mes pratiques littéraire d'une part, audiovisuelle de l'autre. Je m'expliquerai sur la façon dont ces deux pratiques ont fini par se nourrir l'une l'autre jusqu'à se réunir et se compléter.

Mais nous ne sommes qu'au début de ce qui nous arrive, nous tâtonnons et fatalement il se pourrait que mes remarques traînaient à la surface des choses. Je rassemble ici quelques idées, non en un classement « logique », mais au fil de ma réflexion et chacune comme dans une « fenêtre ». C'est dire qu'elles resteront à débattre et susceptibles d'être lues ou recomposées dans un autre ordre.

► *Sur le Fragment et la Fragmentation*

Cherchons le ou les sens du terme *Fragment*. Je choisirai ces deux acceptions : « *partie plus ou moins importante de quelque chose, par opposition au tout* », et « *morceau d'un livre, d'un ouvrage qui n'est pas encore terminé, ou qui n'a pas pu l'être* ».

Fragmentation : fragmenter c'est diviser, casser. Et en langue informatique : Fragmentation d'un disque dur (ou de tout autre support de données contenant un système de fichiers), mais aussi : Fragmentation de la mémoire vive et de la mémoire virtuelle et enfin : le découpage d'un « paquet » de données en paquets plus petits.

Je tombe également sur cette parole de Goethe : « *Tout ce que j'ai écrit n'est que fragments d'une grande confession* ».

Ce concept de fragmentation était là bien avant nous, bien avant que la science y trouve quelque évidence. La science moderne a confirmé des intuitions et un savoir anciens. L'idée de fragmentation, et celle de (re)collage, n'a pas attendu le XX^e siècle pour toucher le champ de la création artistique – moment où elle a été vraiment explorée et théorisée, de plus en plus hardiment à mesure que le temps avançait. Sans entrer dans le détail des formalisations esthétiques dont nous avons été témoins, sachons que les plus puissantes d'entre elles nous ont largement nourris, formant notre œil, nos perceptions, notre rapport aux mots, au rythme plus généralement.

« *La modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable* » écrit Baudelaire en 1863. L'intuition de la discontinuité du monde est là, et cette découverte devrait pouvoir se comparer à notre propre ébahissement devant la remise en cause de nos modèles classiques.

Le fragment traduit l'incertitude en même temps qu'il la pénètre... Brisures (Mallarmé, Cézanne, Schoenberg, etc. Rodin, Benjamin, Blanchot, etc. Adorno, en philosophie – qui parle du fragmentaire comme « *rébellion contre l'harmonie* »).

Conscience éclatée qui nous caractérise aujourd'hui, nous qui avançons la mémoire chahutée et les yeux bandés.

Totalité craquelée, qui engendra l'éclatement des genres.

L'écrivain Ricard Ripoll note : « *L'écriture fragmentaire traverse tous les genres et se construit comme subversion du sens. L'espace de cette écriture est circonscrit autour de moments historiques de rupture, elle accompagne une crise du littéraire comme institution* ».

► *Sur l'omniprésence de la Toile*

Il n'existe plus aucun art qui ne soit, d'une manière ou d'une autre, concerné par le réseau Internet. Cela signifie qu'Internet intervient tant au plan de la création, avec toutes ses étapes, ou une partie seulement, qu'au plan de la diffusion avec possiblement toutes ses variantes.

Les technologies numériques changeant fondamentalement la nature et sans doute le sens de toutes les productions artistiques, littérature comprise bien évidemment, l'intuition visionnaire de Michel Foucault dans une conférence de 1967 se trouve parfaitement vérifiée : « *L'époque actuelle serait peut-être plutôt l'époque de l'espace. Nous sommes à l'époque du simultané, nous sommes à l'époque de la juxtaposition, à l'époque du côte à côte, du dispersé. Nous sommes à un moment où le monde s'éprouve (...) moins comme une grande vie qui se développerait à travers le temps que comme un réseau qui relie des points et qui entrecroise un écheveau* ».

J'ajouterais une autre image : nous voilà devant un *atelier* incommensurable, et légèrement monstrueux, si l'on y pense.

► *Sur de nouvelles possibilités*

Internet me donne-t-il des idées ? Sans hésiter, je réponds par l'affirmative. Le réseau est une proposition de parcours. De la même façon que j'aime me perdre dans une ville et en explorer les inattendus, je me plais aux bonds et rebonds sur l'ordinateur connecté – de la définition du mot « gouvernance » à un interview de François Cavanna, d'une sculpture de Rodin à la biographie de Camille Claudel, et de là au texte des *Cinq Odes* etc. (le retour vers le papier n'est jamais exclu, au contraire). La nature même d'Internet permet la découverte de sites – toujours plus nouveaux, d'œuvres de tous genres, de lieux, de personnes etc. Pas plus tard qu'hier, j'ai appris l'existence d'une artiste française dont j'ignorais tout, Fabienne Verdier, dont la recherche, et tout autant sa manière d'en parler, m'a beaucoup intéressé. Exploration active donc qui rend le monde plus grand en amenant mon œil vers une infinité de spécificités. « *Pas de nouveau continent en vue, mais des gens inconnus* », s'exclamait le capitaine Némó, qui avait à la fois le sens du mystère et celui de l'observation.

Mais les idées ? À tout instant, elles peuvent surgir de cette exploration même. Pas de doute : une donnée X, un verbe, une voix, un paysage, ont cette vertu latente de faire naître d'autres images, d'autres mots, des idées.

Comme beaucoup, j'aime écrire et travailler entouré de livres sur support papier, mais j'ai aussi beaucoup de plaisir à savoir qu'une bibliothèque phénoménale, que je peux rejoindre en quelques dizaines de secondes, se trouve à portée. Comme si nos

bibliothèques s'étaient miniaturisées. Internet, bibliothèque interminable !
Il y a bien davantage.

Pour le poète et artiste Kenneth Goldsmith (<http://ubuweb.com>), les technologies numériques et l'Internet ont rendu les textes immédiatement accessibles et changé la tâche de l'écrivain-poète : il ne s'agirait plus de produire de l'écrit mais d'utiliser, manipuler, réarranger des textes déjà existants. Choisir, coller et re-contextualiser remplaceraient ainsi la création de textes.

On peut repérer des œuvres du passé réalisées selon des réflexes ou des lois correspondant à cet acte de programmer : celles de Joyce, de Walter Benjamin ou encore celles, mathématiques souvent, des auteurs de l'Oulipo. On pourra objecter qu'il s'agit là de stratégies d'écriture plutôt que d'écriture en tant que telle... Mais l'écriture est-elle vierge de toute stratégie ?

Évidemment, non.

Internet suggère de pousser un peu plus loin encore la variété des stratégies. Mais alors, l'écrivain deviendrait-il un « programmeur d'écriture » ?

Dans son livre *Uncreative writing* (Columbia University Press, 2011) – « Écriture non-créative », inversant l'intitulé « creative writing » désignant les formations en écriture –, Kenneth Goldsmith cite avec enthousiasme plusieurs exemples récents d'utilisation active d'Internet pour générer des textes : Simon Morris a reproduit telle quelle sur son blog une page par jour de *Sur la route* de Jack Kerouac pendant une année ; Rob Fitterman a composé un poème à partir d'une liste des noms de magasins d'un centre commercial ; une artiste a passé des jours entiers dans la British Library à relever et copier le premier vers de *L'Enfer* de Dante dans toutes les traductions possibles en langue anglaise.

Ces expériences ou « performances » aboutissent à des non-textes (il s'agit moins de textes à lire que de textes cherchant à faire réfléchir), des compositions conceptuelles et c'est peut-être le juste moment de rappeler l'avertissement d'Hermann Broch, en 1948 : « *Toute composition littéraire qui ne dépasse pas la composition littéraire ne peut plus, ne doit plus avoir cours aujourd'hui* ».

Le même Goldsmith enseigne un cours d'écriture non créative à l'université de Pennsylvania. Les étudiants travaillent toujours sur ordinateurs connectés. Ils sont pénalisés s'ils font montre d'originalité ou de créativité. Ils sont au contraire félicités pour leurs travaux de plagiat, de *sampling*, de recomposition en collages de textes divers etc.

Du coup, ce travail s'effectue en toute conscience et responsabilité. Concrètement : les étudiants retapent des documents, transcrivent des clips audio, recomposent des pages de Wikipedia ou retravaillent des échanges issus de chats. Les résultats sont, semble-t-il, surprenants et la première conclusion qu'en tire Goldsmith est l'impossibilité de supprimer l'expression personnelle, selon lui : « *L'acte de choisir les textes et de les recadrer, note-t-il, en dit autant sur nous-mêmes qu'un récit où quelqu'un raconterait l'opération du cancer qu'a subie sa propre mère ...C'est juste qu'on ne nous a pas appris à faire ces choix et ces re-cadrages et encore moins à les valoriser* ».

Voilà donc une autre approche de la créativité, par inversion des techniques d'écriture proposées. L'outil Internet y joue un rôle essentiel. Une foule de questions font ici irruption : Comment départager les textes du point de vue de la qualité, sur quelles

bases ? Voit-on émerger un nouveau type d'auteur ? Créativité et originalité sont-ils les mêmes choses ? Quel futur pour la littérature : une suite de codes, des objets rédigés par des machines pour des machines ? Et finalement, qu'est-ce qu'un auteur ?

Kenneth Goldsmith propose cette idée que jusqu'ici la littérature a avancé sur deux pistes distinctes : celle qu'on appellerait « classique » – incluant la modernité, et celle de l'avant-garde. Les questions qui se posent aujourd'hui obligerait ces deux pistes à se rejoindre pour y répondre. Beau mouvement, ma foi, belle perspective et qui pourrait congédier les tics et maniérismes des deux bords. Un vœu pieux ?

Toujours est-il que l'accès, devenu relativement démocratique, à Internet semble avoir fait de chacun un « créateur ». C'est évidemment un leurre. Baignant dans une surabondance d'images et de mots, il nous faudra bien un jour dégager « ce-qui-fait-continuité ». Par définition même, il faudra du temps pour cela.

► *Fonction, utilisation, destination*

Internet est l'objet iconique de l'accélération de nos vies. Mais son exploitation est évidemment à la discrétion de l'utilisateur.

Pour ma part, je suis toujours connecté lorsque j'écris ou reporte des notes manuscrites. La possibilité d'accéder immédiatement à un quelconque dictionnaire est précieuse. Celui auquel je fais appel le plus fréquemment est le DES (*Dictionnaire Électronique des Synonymes* de l'Université de Caen Normandie : <http://www.crisco.unicaen.fr/des>) lequel est toujours sur mon « bureau ». Par ailleurs, outre ma documentation papier, j'utilise un logiciel appelé *Scrivener*, acquis récemment. Sorte d'atelier ou de studio sur écran, il permet de ranger dans le même classeur d'un projet X à la fois le texte, la documentation numérisée – souvent trouvée sur Internet –, y compris du son et des images vidéo. Un autre logiciel est *Ulysses*, qui permet d'écrire sans se soucier de la mise en forme : c'est par François Bon, grand fanatique des technologies nouvelles, que j'en ai entendu parler. Mais beaucoup de mes textes, surtout lorsqu'il s'agit de poésie, viennent au bout du stylo. J'aime bien ces signes qui sous ma main sont en train de naître (ceux-là mêmes que je reporte à cette minute sur l'ordinateur !). Ils sont nés de mon corps, de sa température, de son état général, de sa position, de ma hâte parfois à transcrire ma pensée... Ici, je normalise ces signes, chaque même lettre semblable aux autres, je les « objectivise » selon le code typographique et selon un format d'affichage choisi.

Mes mots écrits forment une image – leurs formes, la dissymétrie, leur étrangeté propre. Cette image est là, à proximité de ce que j'aurais voulu dire, image brute, fragile, presque naïve. Dans le texte reporté sur l'écran, il n'y a pas d'image : c'est une transposition de sens, médiatisée. On dirait qu'une distance inédite s'est créée entre le texte et sa figuration : celle-ci est posée loin, comme à l'extérieur de quelque chose qui m'appartiendrait. Mais ce texte sur écran, je peux en jouer clairement.

Y-a-t-il accélération ? Oui, si je me place du point de l'éditeur : le texte sera déjà composé et prêt à imprimer ou à projeter sur la Toile. Mais s'il y a bien une proposition de meilleure acuité (le mot juste, la bonne ponctuation, l'orthographe respectée), je ne vois pas d'accélération au plan du contenu. En revanche, lorsqu'il s'agit d'un essai, d'un roman ou d'un scénario, l'organisation du travail est spectaculairement fortifiée en même temps qu'allégée.

► **Sur le Montage**

J'ai appris le montage dans... des salles de montage et non dans une école. C'est dire que cet apprentissage non seulement fut non-théorique mais qu'il s'effectua dans le temps réel de la fabrication de films. Je parle bien de *films* puisque, à l'époque, il s'agissait de travailler avec la pellicule, les magasins, la colle... La vidéo vint plus tard accélérer et les manipulations et la vision.

Je pourrais dire qu'aucune autre pratique, depuis l'apprentissage du « lire et écrire », n'a autant bouleversé mon travail d'écriture littéraire. Cette opération, le montage, et aujourd'hui Internet dans toutes ses possibilités, stimulent l'écriture, en tous cas la construction de la narration.

Car, parlant montage, nous parlons rythme, accélération et contraction, clarté et mystère, logique et audace, atmosphère et surprise. Nous parlons de temps.

Les machines de montage d'aujourd'hui rendent possible un jeu fascinant entre les images, offrant ainsi une possibilité de choix, un éventail de prises de décision inégalés.

Au mois de juin 2015, au lendemain de la prise de la ville de Palmyre (Syrie) par Daesh (« E.I. »), le 21 juin, j'ai entrepris un ouvrage audiovisuel, plus précisément un poème cinématographique, ou ciné-poème. L'enjeu formel et expressif de ce mode complexe a été reconnu dès le début du XX^e siècle (Apollinaire) et par la suite mis en œuvre par nombre de poètes et d'artistes. J'ai réuni les éléments suivants avant de les articuler :

- 22 clichés photographiques – le chiffre n'est pas tout à fait le fruit du hasard – d'une série réalisée par des archéologues de l'Institut français du Proche-Orient en 1930. J'ai trouvé à ces photos de Palmyre en noir et blanc cette qualité de ne pas être esthétisantes, c'est dire qu'elles ont la beauté franche d'un relevé clinique.
- une séquence filmée par moi-même et qui revient plusieurs fois entre les plans fixes.
- un ensemble de sons saisis dans la nature.
- une série de courtes plages de musique composée et interprétée par le musicien syrien Abed Azrié.
- une suite poétique personnelle enfin : un long poème sur le passé de Palmyre et, en sous-texte, sur l'actualité qu'on sait.

Pour trois de ces étapes importantes, j'ai eu recours à Internet.

Les 22 photos ont été choisies à partir d'une base de données trouvée sur le Web.

La composition du poème a nécessité un assez grand volume de renseignements sur la ville de Palmyre, sur son histoire etc. J'ai obtenu ces informations par la lecture de livres et par la consultation de diverses pages d'Internet.

Les sons proviennent d'un site Internet d'échantillons sonore, site ouvert et gratuit.

Un objet composite donc, en grande partie construit à la faveur d'Internet et des techniques de montage actuelles.

► **Sur Facebook, les réseaux sociaux, les blogs**

Facebook est un organe de diffusion et d'interaction, un moteur de mouvement de contenus et de figures. On s'y rend sur des impulsions (l'envie de dire ou de partager quelque chose) ou des affects personnels (l'ennui, la solitude, etc.). Outre le risque de la tyrannie du Moi, il est clair que l'utilisateur lui-même confère à cet organe, le réseau

social, une hégémonie qu'il peut bien nier, voire dénoncer, sans pour autant s'empêcher d'y succomber. Je n'apprends rien de Facebook, à proprement parler, si ce n'est quelques nouvelles que je ne trouve pas facilement ailleurs – ce qui n'est déjà pas si mal. C'est un jeu. Un réseau à l'intérieur du Réseau.

Sur Facebook, je m'aperçois que mes interventions (mes posts) relèvent de trois types dont je tenterai d'évaluer l'importance à chaque fois :

- a) Pour 40%, le coup de cœur : correspondant à l'envie de partager (musique, littérature, arts visuels). Je note que ces posts concernent souvent, mais pas uniquement, des créateurs du XX^e siècle, comme si je me sentais le plaisir de devoir de faire connaître des chefs-d'œuvre moins contemporains à de plus jeunes générations.
 - b) Pour 30 %, le « faire savoir » : je joue du porte-voix qu'est le réseau social pour annoncer un événement qui me concerne (parution, lecture, etc.) ou l'actualité d'un artiste ami. Contrairement à beaucoup d'écrivains, et surtout d'artistes plasticiens, je n'ai jamais eu le courage de créer un blog ou d'ouvrir un site personnel, je n'ai jamais pu en faire l'effort. C'est sans doute un tort.
 - c) Pour 20 %, le relais : je reprends sur ma page une information ou image qui m'a intéressé, choqué ou amusé.
 - d) Pour 10%, la réaction : je réponds à un « post » qui ne m'était pas destiné.
- Comptons 100 autres % pour les échanges personnels !

► *Pour (très provisoirement) conclure*

Très récemment, l'essayiste Lionel Ruffel notait : « *L'expérience du monde est celle du brouhaha* ».

Sans doute, nous ne sommes plus seulement dans l'interactif, nous avons affaire à un environnement. Comme si la fameuse carte dont parle Borges avait maintenant pris la place du monde. La carte aux entrées sans fin excède le territoire en le fragmentant en couches indéterminables qui s'interpénètrent.

Éric Sarner, né en 1943 à Alger, vit entre Paris, Berlin et Montevideo (Uruguay). Poète, écrivain et documentariste, auteur d'une douzaine d'ouvrages de genres différents, dont récemment : en poésie, 22 *Figures au passage* (Les Venterniers, 2015), *Cœur chronique* (Le Castor astral, 2013- prix Max-Jacob 2014) ; en prose, *Un voyage en Algérie* (Plon, 2012), *Sur la Route 66, petites fictions d'Amérique* (Hoëbeke, 2009). Comme cinéaste, il a signé une vingtaine de documentaires.